
Amis
des
Mots
Septembre
Octobre
2026

À l'atelier des *Amis des Mots* de Saint-Nicolas-d'Aliermont, on se retrouve tous les quinze jours (en réalité quatorze) et l'animateur nous livre à nous-mêmes avec une consigne sortie de sa tête, pas toujours très claire… ni la consigne, ni sa tête !

Avec un peu de chance et beaucoup de talent, avec 10 % d'inspiration et malgré 90 % d'expiration, on s'en sort !

Nous sommes fiers de vous présenter les résultats de ces moments de cogitation, d'échanges et d'amusement.

Ses consignes sont encadrées et nos textes sont rapportés dans leur jus.

Amis des Mots

Dis-moi dix mots de la saveur....3
Gaston à la pluche....3
Un bon dessert....4
Le plat voltigeur....4
La tarte au citron....5
Mon millésime....5
L'appétit ne vient pas toujours en mangeant !....6
À bicyclette....7
La bicyclette verte....7
Promenades à bicyclette....8
La bicyclette....8
Les risques à bicyclette....8
Ma première bicyclette, un souvenir piquant !....9
Maudit vélo....10
Les copains d'abord....11
Les compagnons de la musique....11
Copines de marche....12
Indestructibles....12
Copines d'école....12
La panne....13
Modernité....14
IA ? C'est qui ?....14
La magie de l'IA....15
Va-t'en l'I A....16
Testament....16

Dis-moi dix mots de la saveur

Raconte un souvenir cuisine ou repas avec 5 mots ou plus de l'opération « Dis-moi dix mots »

boucané, caramélisé, concocter, épluchette, ferment, mandoline, millésime, papylles, pimenter, zeste

Gaston à la pluche

— Dis Germaine, qu'est-ce que tu nous concoctes pour ce soir ?

— T'occupe, Gaston. La cuisine c'est mon rayon. Mais puisque t'es là, prends donc un couteau et épluche-moi ces quatre pommes.

— J'aurais mieux fait de me taire, me voilà embauché, se dit Gaston.

Il commence son travail sous l'œil inquisiteur de la cuisinière.

— Oh , oh ce sont les pommes que je vais passer à la mandoline, pas les épluchures, alors fais-les un peu plus fines.

— Ça m'étonnait aussi que tu n'aies pas encore râlé. Je me disais : elle est peut-être malade.

— J'aime que les choses soient faites correctement, c'est tout. Maintenant, lave-moi ce citron.

— On ne l'épluche pas ?

— Non c'est pour le zeste.

— Oui, mais avec tous les produits, les ferments qu'ils mettent dessus pour le faire pousser, c'est pas plus prudent de l'éplucher.

— Vu le prix que je l'ai payé, celui-là il est bio.

— Ah s'il est *biau* comme on dit dans le pays de Caux ! Mais le citron et les pommes c'est quand même une drôle d'association.

— Ah, parce que maintenant Mossieu Gaston joue les experts culinaires. Ils t'ont embauché au guide Michelin sans doute ! Va plutôt à la cave chercher une bouteille de vin.

— Quel millésime ?

— Crétin, du rosé.

De retour de la cave, Gaston se met à renifler.

— T'es sur que ça ne brûle pas, ça sent drôle.

— Ce sont les pommes qui caramélisent. Tiens goûte-moi ça, dit Germaine en lui enfournant un morceau dans la bouche.

— Ah c'est chaud, mais c'est bon dit Gaston !

— Je constate avec plaisir que malgré tout le tabac que tu as boucané, tes papylles sont encore vivantes.

Claude

Un bon dessert

Mes vacances chez Grand-mère se terminaient. Au cours de cette semaine, Mémère m'avait gâtée, sans dépenser son argent dans des jouets car elle n'était pas riche, mais en concoctant mes plats préférés. Chaque journée commençait par la traite des deux vaches de son étable : vêtue de sa longue robe noire, elle fixait son chignon et se protégeait avec un grand tablier gris. Tenant un verre vide, je la suivais et l'observais. Assise sur une sellette, le front appuyé contre le flanc de l'animal, elle commençait à tirer sur les trayons. Un petit signe de la main me disait d'approcher, un jet de lait chaud emplissait mon verre et réjouissait mes papylles.

Après cette dégustation, j'allais courir dans l'herbage derrière la maison et revenais ensuite dans la cuisine. Je savais que Mémère allait me préparer, comme d'habitude, une bonne bouillie.

— Aujourd'hui, j'ai invité toute la famille, me dit-elle.

— Chouette, je vais pouvoir jouer avec mes cousines.

Trop jeune pour l'aider, je la regardais et la questionnais :

— C'est quoi cette viande Grand-mère ?

— Du porc boucané. Je n'ai pas de frigo, alors je dois saler la viande pour la conserver. Maintenant je vais la faire dégorger pour enlever le sel avant de la faire cuire au four et l'accompagner de pommes de terre.

J'admirais sa dextérité à manier le couteau, pas besoin de mandoline pour couper en fines tranches les tomates prévues en entrée. Ensuite elle les recouvrit d'un zeste de citron destinée à remplacer le vinaigre. Vint alors la préparation du dessert, le meilleur moment pour une fillette gourmande.

— Aimes-tu la crème au chocolat ?

— J'adore, tu es gentille Mémère.

J'ai alors observé attentivement la confection de ce dessert : après avoir mélangé le lait, et le chocolat, Grand-mère mit du sucre et de l'eau qu'elle fit bouillir afin de caraméliser le fond du moule à gâteau. Quelle bonne odeur, on va se régaler. Un petit coup de main pour dresser la table et les invités ne tardèrent pas à arriver. J'étais ravie de retrouver mes cousines.

Le repas se passait dans la bonne humeur, tout le monde se régalait. Enfin le dessert tant attendu arriva. Mémère apporta le moule rempli de la bonne crème appétissante. Debout près de la table, elle posa une grande assiette sur le dessus afin de le démouler. Elle retourna le tout, l'assiette glissa, tomba et tout le contenu se renversa dans ses charentaises. Les rires fusèrent, la scène était trop comique. Grand-mère, qui savait toujours rester digne en toute circonstance, perdait la face. Ses yeux se remplirent de larmes. Je montai sur ses genoux pour la consoler et l'embrassai.

— Moi je n'ai pas ri Mémère.

Elle se ressaisit et dit en riant :

— Je vous avais préparé la recette de la crème renversée et puisque vous avez bien rigolé, vous serez privés de dessert.

Danièle

Le plat voltigeur

Grand-mère avait passé sa matinée à concocter le plat d'entrée. Tomates et concombres étaient passés à la mandoline pour exciter nos papylles. Elle avait même songé à donner un goût caramélisé en pensant à nous, les petits, qui n'aimions pas trop les saveurs pimentées.

La grande tablée réunissait les enfants de grand-mère et leurs progénitures. Oncle Jules racontait ses malheurs amoureux. Tante Arlette se plaignait de son patron. La vie était belle et les histoires amusait papa, qui fut chargé de choisir un grand millésime dans la cave laissée par grand-père. Il en fut pour sa science : les ferments avaient retenu la bouteille avant lui et la piquette termina dans le vinaigrier. Tous les convives se désolaient de ce contretemps quand grand-mère apporta le long saladier, témoin des soins de sa matinée. Papa expliquait sa quête dans la cave ; dans un geste de chef d'orchestre, il expédia le plat dans les airs et tout le travail de grand-mère atterrit sur le tapis.

Jean-Patrick

La tarte au citron

Tiens si je faisais un gâteau ! Mon choix se porte sur une tarte au citron. D'abord fabriquer une pâte sucrée. Attention, il faut respecter l'ordre et les proportions pour effectuer de la pâtisserie. C'est important, ce n'est pas au petit bonheur la chance ! Le tout, c'est que je trouve dans mes vieux buffets tous les ingrédients nécessaires.

Commençons par la mandoline pour le citron. J'ai déjà laissé un morceau de doigt dans cet engin de torture ! Pour les zestes de citron, c'est très pratique. Allons-y la farine, le sucre et en avant, prenons le rouleau et attaquons le fond de tarte ! Un peu de ferment, de la levure. J'ai envie de rajouter un petit caramel, c'est plutôt gouleyant, ça chatouille les papylles !

Le tout terminé, je mets au four. L'odeur alléchante arrive peu à peu, ça boucane. Les amis doivent arriver vers 17h. Je pense que le goûter sera réussi. Nous allons nous régaler et surtout papoter. Ce sera gai et goûteux en même temps et nous parlerons de tout et de rien.

Nicole

Mon millésime

Il aimait particulièrement jouer de la mandoline, faisant voler les épluchettes dans toute la cuisine et ce mardi, il s'en donnait vraiment à cœur joie. Dans un coin, la radio crachait tube sur tube lorsque son attention fut attirée par cette chanson qu'il fredonnait tout au long du jour, ce qui m'agaçait prodigieusement : *Tu es mon millésime, ma plus belle année…* Vous connaissez sans doute. Moi pas.

Ça m'énervait de le voir prendre tout son temps, alors que l'heure du premier service approchait et que nous étions passablement en retard. J'avais envie de lui caraméliser la gueule, de lui boucaner la langue pour le faire taire.

Lorsque le gong retentit, annonçant l'arrivée des premiers clients, tous plus affamés les uns que les autres, nous étions en plein marasme. Mes nerfs avaient lâché.

Après lui avoir violemment arraché la mandoline des mains, je lui enfournai de force des zestes de citron dans la bouche pendant qu'il essayait de me frotter les yeux avec des piments oiseaux. Crachant et pleurant à la fois, les papylles en feu et l'esprit vengeur, nous roulâmes à terre devant les yeux effarés du reste du personnel et des clients. Un beau carnage en vérité, dont nous ne sortîmes vainqueurs ni l'un, ni l'autre.

On nous accusa d'être le ferment de tous les désordres passés et à venir, de l'anarchie qui régnait sur le monde et un très mauvais exemple pour les générations futures. La cuisine était ruinée et le repas gâché. On nous renvoya dans nos pénates avec un grand coup de pied au derrière et l'injonction de ne plus jamais remettre les pieds dans ce lieu.

Nous partîmes, bras dessus, bras dessous dans un grand éclat de rire, meilleurs amis du monde et allâmes nous concocter un bon plat, car toute cette agitation nous avait mis en appétit.

Nadine

L'appétit ne vient pas toujours en mangeant !

Je n'ai jamais osé conter cette histoire, par crainte de pas être cru sans doute. Nous étions en vacances à la Réunion cette année-là. Trois semaines fort agréables sur cette île magnifique. Notre fille nous avait rejoints pour la dernière semaine. Avec notre voiture de location nous allions explorer tous les sites remarquables de ce petit paradis.

Une rencontre nous laissa un souvenir très particulier cependant. Dans un petit restaurant, nous avions fait la connaissance d'un réunionnais pure souche, Cello. Il nous avait abordé pour évoquer ses bons souvenirs de Métropole. Il était venu en effet y effectuer des études. Cela faisait déjà quelques années puisqu'il nous dit approcher de la retraite. Ce moment convivial se prolongea par une invitation. Cello nous proposa de venir déjeuner chez lui le dimanche suivant. Il nous précisa que son épouse serait ravie de nous préparer une bonne recette traditionnelle.

Ils habitaient un petit village des Hauts, comme l'on dit là-bas. En effet, à la Réunion, dès que l'on quitte le bord de mer, on prend de la hauteur. Nous avions quitté la côte sous un soleil radieux, mais, comme souvent, dès les premiers lacets de cette route assez sauvage, le brouillard nous engloutit. Nous ne pouvions guère profiter de notre excursion pour admirer les paysages magnifiques, découvrir la végétation luxuriante, typique du climat tropical. Cello nous ayant bien expliqué l'itinéraire, c'est sans difficulté que nous arrivâmes à destination.

Leur maison bâtie avec les pierres sombres de la montagne était assez austère. Cello nous accueillit avec un sourire radieux, heureux et fier de nous recevoir. Les vacanciers de Métropole reçoivent pourtant un accueil assez froid à La Réunion. Sa femme nous attendait près de la cheminée, très souriante elle aussi. Elle surveillait la cuisson du repas concocté à notre attention. Une grille surplombait un large lit de braises. Un morceau de viande cuisait lentement, déjà bien caramélisée. Posé sur un coussin d'herbes aromatiques, il était léché par une fumée dégageant une odeur assez âcre et pimentée. Viande boucanée, une vraie spécialité en notre honneur ! Cette méthode de cuisson, précédée d'un temps de marinage puis de séchage, favorise la tendreté et la saveur de la viande. On la pratique aussi pour le poisson et toutes sortes de saucisses. Quelques-unes étaient d'ailleurs accrochées dans la cheminée. Deux jambons y séchaient certainement depuis plusieurs semaines.

D'ordinaire gourmand de tous ces mets, mes papylles n'étaient pas vraiment alléchées par ce qui allait nous être servi. Invités à prendre place autour de la vieille et imposante table de bois massif, nous nous installâmes sur des bancs peu confortables.

La décoration de cette grande pièce était très minimaliste. Un buffet très ancien, un grand coffre, une horloge et deux fauteuils en osier près de la cheminée. Un vieil évier, une cuisinière à gaz et c'est tout ! Mes yeux se portèrent avec horreur sur le porte-clés mural accroché près de l'entrée : une mâchoire humaine ! Les accessoires de cuisine ne déparaient guère. Les cuillères et spatules en bois, incrustées dans les orbites d'un crâne luisant, me glacèrent le sang. En regardant mieux, je constatais avec effroi que les supports installés pour sécher les torchons étaient de solides fémurs… Horreur !

La maîtresse de maison me tira de ma sidération en posant fièrement la viande au milieu de la table. Et si c'était… ? Et si… ? Mais oui, c'est sûr, nous allons devenir cannibales !

Pascal

À bicyclette

On a tous vécu une histoire douce ou tragique, heureuse ou pénible, où la bicyclette jouait un rôle.

Sur les petits chemins de terre – On a souvent vécu l'enfer – Pour ne pas mettre pied à terre… chantait Yves Montand.

Parfois, tout allait bien ; parfois, la machine déraillait ou le pneu crevait… sapristi.

Raconte-nous un souvenir ou invente une histoire avec un vélo.

La bicyclette verte

Verte ! oui c'est la couleur de ma bicyclette.

Pourquoi verte ?

C'est la couleur de l'espoir.

Je vais vous raconter brièvement son histoire.

J'étais étudiante dans un lycée professionnel, dans lequel les cours se portaient surtout sur l'éducation des jeunes filles.

J'avais pris comme option « la cuisine », ma matière préférée puisque je cuisinais déjà pour mes parents.

N'ayant pas de moyen de locomotion pour me rendre à l'école, le père Henri, curé du village m'offrit un vieux vélo tout rouillé datant de la dernière guerre.

J'entrepris donc sa restauration en récupérant à droite à gauche le matériel nécessaire, ainsi que la peinture.

C'est ainsi que ma bicyclette est devenue verte.

Le curé m'avait convoqué un dimanche après la messe.

Assise près du Bon Dieu je ne savais pas à quelle sauce j'allais être mangée.

— Eh bien ma petite Jeanne, tu vas bien ?

— Oui Monsieur le Curé !

— Alors ta bicyclette, elle est prête ?

— Oui Monsieur le Curé, elle est terminée, flambant neuve !

— Très bien me répondit-il en se grattant la tête. Bon, je n'irai pas par quatre chemins. Si je t'ai fait venir aujourd'hui c'est pour une raison bien précise. A ce qu'on m'a dit tu es une jeune fille sérieuse et courageuse n'hésitant pas à rendre service quand il le faut, n'est-ce pas ?

— Oui bien sur Monsieur le Curé !

— Eh bien voilà, je vais te confier une mission. Tu sais que les temps sont durs pour certaines personnes âgées isolées qui ne peuvent malheureusement plus se déplacer au village. Elles n'ont plus personne pour les aider.

— Monsieur le Curé où voulez-vous en venir ?

— Eh bien je vais te donner une liste de personnes habitant dans les coins les plus reculés du village. L'accès à leur maison se fait uniquement à pied ou à bicyclette. – Ton objectif sera de leur redonner un peu d'espoir et leur faire oublier pour un instant la solitude qui les ronge à petit feu. Tu pourrais par

exemple leur préparer une bonne pâtisserie qu'elles seraient heureuses de partager avec toi. Quand dis-tu ?

C'est avec les larmes aux yeux que j'acceptais la mission.

Nous avons mis en place une routine. C'est donc tous les mercredis vers 16 h que ma bicyclette verte prend la route avec sur le porte bagage la pâtisserie encore toute chaude destinée aux âmes en peine.

Gisèle

Promenades à bicyclette

Plus jeune, le mercredi après midi avec ma mère et ma sœur on allait voir ma grand-mère à bicyclette. Il y avait une dizaine de kilomètres à pédaler, avec des côtes à monter.

Ma bicyclette n'avait pas plusieurs vitesses ; c'était vraiment à la force des mollets. Ma bicyclette était noire avec un klaxone. On arrivait chez ma grand-mère, on buvait un coup car pédaler donne soif.

On se reposait un peu et hop on enfourchait à nouveau la bicyclette pour faire le trajet du retour.

J'en ai fait du chemin avec ma bicyclette !

Léa

La bicyclette

Depuis ma naissance, la bicyclette est mon moyen de transport. D'abord sur le porte-bagages de mon Papa ou ma Maman. Toute petite, j'allais ainsi avec eux au marché de Dieppe.

Les balades chez les grands-parents plus tard. Les côtes sont parfois des souvenirs assez cuisants. Il fallait souvent mettre le pied à terre. À la campagne, j'allais à la ferme voisine chercher le lait, le poulet du dimanche.

Mon plaisir était de faire du « sans-mains », ne pas tenir le guidon ! Un dimanche je me suis pris une pelle, avec ma belle robe blanche. Les genoux étaient bien atteints, les mains aussi et ne parlons pas de la robe. De retour à la maison, je n'étais pas fière ! Tout aurait pu se passer bien. J'aurais même apprécié de me faire plaindre un peu… Malheureusement une bonne copine passa devant la maison en criant :

— Nicole a fait du « sans-mains » !

Changement de programme : au lieu de me faire cajoler, j'ai eu droit à une sacrée remontrance…

La bicyclette est restée mon véhicule pendant toute ma jeunesse car mes parents n'ont jamais eu de voiture. Je rêvais pourtant d'un moteur et le Solex fut la suite logique. C'était tout de même plus « reposant », bien qu'assez dangereux, l'équilibre étant asse fragile avec le galet avant.

À mes 40 ans, j'ai reçu un bien joli cadeau. Le vélo était redevenu à la mode. Longtemps considéré comme une nécessité, presque une corvée, il redevint source de bien-être, de liberté. On sillonnait de nouveau les routes, surtout le dimanche, en famille. Ce vélo était un Raleigh, marque anglaise. Il était noir.

Ce vestige est maintenant accroché dans mon garage. Cette relique me rappelle le temps de ma splendeur, de ma jeunesse.

Nicole

Les risques à bicyclette.

Lors de nos voyages en camping-car nous avons toujours emmené nos vélos.

Pour visiter les villes ce moyen de locomotion est plus agréable et plus pratique :

Inutile de chercher une place de parking, possibilité de se faufiler dans les ruelles, éviter les embouteillages et prendre son temps.

Après avoir parcouru la Suède, passé le cercle polaire et admiré le soleil de minuit, nous décidons de contempler les fjords de Norvège.

Ce parcours nous amène à la ville de Trondheim. Un péage à l'entrée évite l'affluence des véhicules à moteur que l'on peut garer sur un grand parking prévu à cet effet.

Nous enfourchons alors notre vélo et descendons une longue côte jusqu'à notre première étape : l'office de tourisme.

— Magnifique cette citadelle là-haut, j'ai bien envie de la visiter, me dit André.

— Moi aussi, mais tu as vu cette grande montée, c'est trop dur pour moi.

L'hôtesse intervient alors :

— Tout est prévu, un ascenseur à vélo installé en bas permet d'y parvenir plus facilement.

Je peux vous fournir des jetons pour l'utiliser.

— Alors, ça me convient.

Nous trouvons facilement ce fameux ascenseur : des rails sur lesquels coulissent des cales-pied.

André observe cette installation.

— Je n'ai pas confiance, je préfère monter en pédalant.

— Moi, je vais essayer, ce n'est pas compliqué.

— Tu prends un risque.

— Même pas peur.

Je pose mon pied droit sur le cale-pied et introduis le jeton dans la fente.

L'ascenseur démarre brutalement et me projette en l'air, à la verticale, comme Zébulon.

La chute est douloureuse, me voici au sol, les jambes coincées dans le cadre du vélo.

André, affolé, vient à mon secours.

— Je t'avais prévenue.

Plus de peur que de mal : ma bicyclette tordue mais moi toute entière, avec juste une entorse du genou.

Danièle

Ma première bicyclette, un souvenir piquant !

J'avais quatre ans, ma première rentrée approchait. Nous étions avec maman chez M Auger, un vieil horloger. Je l'adorais. Il aimait passer du temps avec moi, m'emmenait dans son atelier. Il me montrait de belles horloges, de vieilles montres à gousset. Il était gentil et surtout généreux.

Ce jour-là, posant doucement sa main sur mon épaule, il me dit :

— C'est bientôt le grand jour pour toi, ta première rentrée. Tu vas avoir besoin d'un vélo pour aller à l'école. Effectivement, il y avait un bon kilomètre à parcourir et quatre fois par jour car il fallait rentrer à la maison le midi. Mes parents m'avaient dit :

— Tu feras comme tes frères et sœurs, tu iras à pied !

Cela ne m'enchantait guère… Alors ce vélo, était un miracle qui tombait à pic ! M Auger poursuivit :

— Il y a un vieux vélo dans le garage, mon fils l'utilisait pour aller à l'école. Si tu veux il est à toi ! Tu trouveras bien quelqu'un pour t'apprendre à t'en servir ! Tu demanderas à ton Papa de vérifier les freins et les pneus car il y a bien longtemps qu'il a servi. J'étais heureux comme un pape, j'irais à l'école à vélo !

C'est Micheline, une de mes sœurs, qui se dévoua pour l'apprentissage. Elle fit preuve de patience, le vélo était « rustique » et je n'étais pas très hardi. Nous allions sur la route. Nous vivions à la campagne et

les voitures étaient fort rares. Elle me tenait par la selle et courait derrière moi. Cela dura plusieurs jours mais je finis par prendre confiance, l'équilibre venait peu à peu ! Elle le sentait et tenait mon vélo de plus en plus discrètement. J'étais prêt. Il était temps de prendre son envol !

Au moment le plus propice elle me lâcha. C'était magique, je pédalais, j'avançais tout seul, sans ma sœur ! Le temps de réaliser et la peur m'envahit Comment m'arrêter ? Je ne savais pas, nous n'avions pas prévu ça Il aurait pourtant fallu y penser avant ! Sur l'instant, mon réflexe fut d'aller de plus en plus vite pour conserver l'équilibre. Nous n'avions pas non plus anticipé l'usage des freins. C'était trop ! Trop tard aussi ! Ma sœur courait derrière, impossible de me rattraper. Le premier virage se présenta… tout droit dans la forêt ! Pas de mousse ou de fougères en vue, mais un immense mur d'orties, plus hautes que moi. Ce fut évidemment un carnage. Il faisait beau, je portais short et petit maillot sans manches… Vous comprendrez pourquoi mes débuts de cyclistes m'ont laissé un souvenir aussi intense.

Pascal

Maudit vélo

Pédaler en côte, en descente ou sur le plat, le résultat est le même : il faut avoir au minimum le sens de l'effort, du moins de l'effort physique. Et voyez-vous, l'effort physique me fatigue à un point tel que je m'en abstiens et m'en tiens le plus possible éloignée.

Et voir déambuler, tous les étés, ces hordes de cyclistes ahanant et suant, leurs porte-bagages avant et arrière surchargés au risque de les faire chavirer et dérailler, eh bien, cette simple vision me dégoûte instantanément de toute velléité d'effort.

A moi le transat, les livres et le farniente. Un petit plongeon dans la mer ou la piscine, une boisson fraîche à portée de main, ces quelques riens suffisent à mon bonheur.

Et je ne vous parle pas de ces maudits Pays Bas où règnent en maître toutes sortes de cycles qui ont la priorité absolue dans l'espace urbain et dont vous devez vous méfier à chaque carrefour, à chaque tentative pour traverser la moindre rue.

Idem à Paris et dans les grandes villes de France où la bicyclette est reine et affranchie de toutes les règles du code de la route.

Croyez-moi, en ces lieux, il ne fait pas bon être un simple piéton.

Non, décidément je hais la bicyclette et les cyclistes en général !

Et ne me dites pas qu'il existe aujourd'hui de merveilleuses machines, qui grâce à une batterie électrique judicieusement placée, vous dispensent de tout effort. Je ne veux rien en savoir !

Nadine

Les copains d'abord

Naguère, le compagnon était quelqu'un qui partageait la même peine, l'âge, l'emploi, la façon de vivre, etc. Ce mot se disait entre soldats, enfants, écoliers, valets et gens de basse condition.

Le terme désigne à présent celui dont la compagnie est agréable, qui prend volontiers parti pour ceux dont il partage la vie, qui leur rend service.

Dans ton histoire, la camaraderie mène la danse : solidarité, amitié, confiance…

Les compagnons de la musique

Lors de la Seconde Guerre mondiale, Louis professeur de musique, décide d'enseigner le chant choral à des jeunes gens, en vue de donner des représentations de chansons folkloriques françaises.

Les postulants, filles et garçons, sont souvent des jeunes gens arrivés de la zone occupée qui se sont retrouvés sans ressources en zone libre.

La sélection est difficile. Se succèdent Soprano, Alto, et Ténor pour aboutir à neuf candidats, dont les voies résonnent déjà dans les églises.

Louis décide alors de rassembler sa troupe dans un domaine de la Vallée de Chevreuse. Ceint de vieux murs en pierre, c'est là que la troupe communautaire se réunit pour répéter, composer et concevoir ses spectacles musicaux.

Les activités de cette vie communautaire sont très dures, horaires stricts. Au lever du lit, rassemblement dans le parc pour l'appel et le lever des couleurs. Après un petit déjeuner fait d'un affreux café et de pain noir, commencent les corvées quotidiennes, ménage, courses au village pour se procurer de quoi manger.

Puis immanquablement suit un décrassage des voix grâce à quelques vocalises.

« LE CHEF », c'est le nom que les postulants donnent à Louis, car il vient du scoutisme, son oreille musicale sans défaut, est capable de déceler une erreur de ton, si minime soit-elle.

Sévère, autoritaire, éternellement insatisfait, réputé mener son entourage avec une main de fer, il est cependant un excellent pédagogue.

Faire répéter ses élèves pendant de longues heures sans prévoir une seule pause.

Apprendre à travailler la justesse d'un ton, à articuler convenablement et à travailler leur souffle, mettre en place une parfaite harmonie.

Vêtus d'une chemise blanche et d'un pantalon noir ces jeunes se produisent en public attirant le monde entier. Ils se sont frayé une route solide, joyeux et souriants, une superbe camaraderie s'est formée entre eux, ils sont devenus inséparables durant de nombreuses années.

Gisèle

Copines de marche

J'aime bien marcher et j'essaie de le faire tous les jours, le matin, l'après-midi ou en fin de journée. Ça m'aide à réfléchir, à me vider la tête et entretenir ma forme.

Un jour que je faisais mon tour dans le village, une dame m'arrêta lorsque je passais devant sa maison et me dit :

— Est-ce que je pourrais marcher avec vous ? Je ne trouve personne et je n'aime pas marcher seule.

Je lui ai répondu que j'acceptais et rendez-vous fût pris pour l'après-midi du lendemain.

Cette dame avait besoin de parler, elle ne voyait pas grand monde, avait des problèmes de santé et elle ne travaillait pas.

On a papoté sur la vie et sur la cuisine qu'on aime pratiquer l'une et l'autre. Maintenant nous faisons notre marche en bavardant de tout et de rien. On s'émerveille des beautés de la nature, comme les fleurs qui émergent au début du printemps, les jardins fleuris des particuliers en été, les feuilles des arbres qui changent de couleur lorsque l'automne commence, les plantes et les fleurs qui résistent en hiver. Cette sortie quotidienne lui plaît.

Nous sommes devenues des « copines de marche ».

Léa

Indestructibles

Je suis très fière d'avoir reçu le Prix de la Camaraderie à l'école : j'avais beaucoup d'amies, ma copine de communion et toutes les autres. À la campagne, se faire des amis était facile. On se connaissait presque tous et les distractions étaient rares. On se cantonnait à des occupations simples : cueillir des fleurs au printemps, les jonquilles en particulier. Nous avions la chance d'avoir la rivière pour patauger ou pêcher. L'hiver était le temps des boules de neige.

Quand j'avais 15 ans, nous habitions en ville. Au travail, j'ai rencontré Annie, une vraie camarade. Son papa était breton, un marin échoué en Normandie. La grand-mère portait encore la coiffe traditionnelle. Ils habitaient au Pollet. Tous les Dieppois connaissent ce quartier près du pont Colbert. Toutes les deux nous étions comme des sœurs. Par bonheur, mes parents m'autorisaient à dormir chez Annie. Nous arpentions la grande rue, la promenade rituelle des jeunes. Nous croisions les mêmes têtes.

Avec Annie, nous étions férues de cinéma et Dieppe en offrait plusieurs pour notre plus grand plaisir. Une vraie passion. Le dimanche, nous faisions toutes les séances. Plus tard, nous avons fréquenté le bal. Bien sûr, nous avions des copains et des copines, mais aucun n'était pareil.

À 18 ans nos chemins se sont séparés, la vie nous a éloignées. Pourtant le souvenir de cette belle amitié reste gravé dans ma mémoire. Les mots sont difficiles à trouver pour exprimer ces liens indestructibles.

Nicole

Copines d'école

Que de bons souvenirs des récréations dans la cour de l'école. Maud, Denise et moi, nous nous entendions à merveille pour le choix de nos jeux. Nos balles rebondissaient sur le mur du préau au son de notre comptine :

Un, deux, trois, je lance ma balle
Un peu plus haut, je casse un carreau…

Pour la corde à sauter, nous prêtions la nôtre à Maud, car ses parents, émigrés polonais, vivaient dans la misère et ne pouvaient pas lui acheter de jouets. Elle n'avait jamais de bonbons, mais j'en avais plein les poches et lui en donnais volontiers.

Notre complicité nous protégeait du regard hautain d'Odile, la première de la classe qui se vantait toujours. Elle était méchante avec Maud et se moquait de sa blouse :

— Tu es mal habillée, t'es moche.

— Va t'en jouer ailleurs, vilaine ! lui disait-on en la repoussant.

Un jour, lorsque le coup de sifflet retentit, annonçant la fin de la recréation, tout le monde se mit en rang pour entrer en classe, sauf moi. Je n'aimais pas l'école et décidai de me cacher. Un peu acrobate, je réussis, en douce, à grimper en haut de la corde lisse du préau, allongeai le bras pour attraper la poutre qui maintenait un faux-plafond. Accroupie au milieu de vieux livres, j'avais disparu.

Mes amies, complices, se turent lorsque la maîtresse s'aperçut de mon absence. Mais Odile, la fayotte, s'empressa de lever le doigt :

— Moi je sais où elle est, dit-elle sur un ton satisfait.

— Méchante, toi, tu ne seras jamais ma copine.

Évidemment je fus punie et, bien sûr, privée de plusieurs récréations. Mes copines jouèrent sans moi mais jamais avec Odile, ça j'en étais sûre !

Danièle

La panne

Un soir de mauvais temps, ma voiture affichait des signes de colère : l'essuie-glace grinçait sans nettoyer le pare-brise, la boîte de vitesse renâclait, le chauffage se rebellait. Deux idées torturaient ma tête : rentrer chez moi au plus vite et changer de bagnole sans tarder.

Avant d'atteindre la première intention, la voiture manifesta qui commandait dans notre couple en rupture. À mi-pente d'une douce grimpette, le moteur refusa de transmettre son énergie aux roues. La guimbarde me ridiculisa seul, en pleine nuit, sous la pluie, à soulever son capot.

Cinq minutes passées, pas le moindre indice de panne. Un quart d'heure enfui, mon incompétence technique tua ma patience.

Soudain un automobiliste s'arrête et me propose son aide. La voix me paraît connue. Bien vite, le génie de la mécanique règle le problème et liste avec assurance les réparations urgentes. La voix réveille d'anciens souvenirs, enfouis sous des décennies de turpitudes. Quelques allusions à des moments lointains révèlent nos identités.

Quarante ans ont passé depuis la remise des prix où nos exploits amusaient les parents. Les études secondaires, le travail, les familles ont occupé le temps, effaçant les fantaisies d'écolier. Ils nous sautent à la face.

Gilles a gardé ses intonations, il accentue toujours la dernière syllabe, il zézaie, il cherchr ses mots qu'il retrouve à la fin. Gilles est éternel :

— Je me souviens…, s'exclame-t-il, comment dire ? Tu me filais les réponses aux… devoirs, leçons, non : devoirs. Je… je n'ai pas su comment… c'est-à-dire que je ne trouvais jamais comment te remercier. Eh bien, voilà… maintenant… désormais, on est quitte !

Par chance, le réparateur improvisé se trompait. Notre camaraderie ressuscitée dure encore et chaque rigolade en appelle une autre.

Jean-Patrick

Modernité

Une intelligence artificielle (IA) t'offre une "plume" magique qui a le pouvoir de changer le monde en le ré-écrivant. Quelle est ta réaction : tu te méfies, tu t'en sers, tu l'oublies dans un coin, etc. ?

Imagine un monologue avec toi-même à ce sujet.

IA ? C'est qui ?

Gabin est en vacances chez ses grands-parents.

10 ans déjà, comme le temps passe vite !

Nous le revoyons bâtir son empire de pirates avec ses Playmobils. Toujours en arrière-plan l'écran de télévision soigneusement allumé par ses parents sur la chaîne Disney.

Rien à dire !

En vacances ce n'est pas la même chose, nous l'occupons d'une autre façon en essayant de réduire au maximum le temps passé devant l'écran de télévision.

Mais chez papy et mamie il y a des règles et Gabin s'est engagé à les respecter.

Le smartphone offert à Noël par ses parents est également limité et reste au salon à l'heure du coucher.

Ce matin Gabin semble particulièrement énervé, il a mal dormi et n'est pas très ouvert à la discussion.

C'est à ce moment-là que nous nous apercevons que son téléphone n'est pas à sa place.

— Où est ton smartphone Gabin ?

— Mal à l'aise et rougissant, il le sort de sa poche de pyjama et le pose sur la table.

— Ne nous dis pas que tu l'as pris dans ta chambre ?

— Oui ! désolé papy.

— Ah bon ? nous avions pourtant un deal ?

— Oui, mais je cherchais une réponse à une question que je ne trouvais pas ?

— Tu pouvais la chercher dans le dictionnaire ?

— Ah, je n'y avais pas pensé, j'ai posé la question à l'IA

— Qui c'est l'IA ?

— Tu sais pas papy ?

— Bah non, il habite où ?

— Mais ce n'est pas une personne papy, répondit Gabin en riant.

papy se gratte la tête et répond,

— C'est quoi alors ?

— Une intelligence artificielle qui répond à toutes les questions que tu lui poses.

— Mais comment c'est possible ?

— C'est une sorte de robot qui possède un cerveau et emmagasine toutes les données imaginables pouvant exister au monde.

— Mieux qu'un dictionnaire ?

— Oui papy, si tu veux je peux te montrer ?

— Je n'ai pas trop envie, Il y a déjà Google, c'est bien suffisant. Et puis d'ailleurs tu te rappelles que nous avions prévu une partie de pêche ?

— Oui, mais j'aurais préféré rester à la maison.

— Peut-être, mais pour parler avec cet IA, c'est non, on va s'aérer le cerveau au bord de la rivière, ça c'est la vraie vie !

Traînant des pieds Gabin finit toutefois par se mettre dans l'ambiance en préparant notre matériel de pêche. Cannes à mouche, mouches, épuisettes, etc.

— Mamie vient avec nous ?

— Non, nous partons entre hommes.

Et nous voici au bord de la rivière, le temps est encore frais en ce début de printemps, mais le paysage est grandiose.

Assis sur une souche d'arbre Gabin regarde autour de lui, il semble apprécier le clapotis de la rivière et le chant des oiseaux.

— C'est beau papy !

— Tu vois on est mieux là que devant la télé !

— Oui tu as raison papy !

Nous attrapons quelques poissons et la matinée s'écoule gentiment avec mon petit fils.

À notre retour nous sentons une bonne odeur de cuisine.

— Hum ça sent rudement bon mamie !

— Oui je vous ai préparé un bon gâteau au chocolat.

— Miam qu'il est bon, tu devrais donner la recette à maman, tu l'as eue où ?

— C'est avec l'IA !

Papy nous regarde interloqué.

— Ne me dit pas que tu t'y mets aussi ?

— Bah quoi ? faut faire avec son temps, tu verras, toi aussi tu vas t'y mettre !

— Ah ça non ! nous n'avons pas besoin de ce cerveau sans cœur et sans âme pour vivre heureux.

Si cela continue, un jour, nous serons dirigés par des robots et nous ne pourrons plus revenir en arrière…

Gisèle

La magie de l'IA.

Dans quel monde vivons-nous ?

Les médias parlent sans arrêt de l'IA.

L'IA, l'IA, toujours l'IA, mais est-elle vraiment utile ?

Alors que je me pose cette question une petite voix me suggère :

— Prends ta plume, fais un vœu, il sera exhaussé.

— Impossible, mais après tout essayons quand même :

Je désire donc que les violences cessent partout dans le monde : les gens sont plus tolérants, les sourires illuminent leur visage, le racisme disparaît de la planète. Chacun peut alors profiter d'une nature sans pollution, s'asseoir sur un banc et lire une poésie en écoutant le chant des oiseaux et les rires des enfants.

La télévision ne diffuse que des émissions culturelles de qualité : Terminés les films de guerre et de bagarre, place aux fou-rires.

Maintenant tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil.

Mais ce n'est qu'un rêve.

Danièle

Va-t'en l'I A

Dis-donc toi, l'IA, que fais-tu sur mon téléphone ? Je ne t'ai rien demandé et te voilà, prête à changer ma façon de penser ! Oui, je suis contre toi. Certes il est prouvé que tu es utile sur le plan médical, scientifique et dans bien d'autres domaines. Pourtant tu me perturbes, je vois surtout le côté négatif de ta présence. Il y a déjà assez de magouilles dans le monde et tu vas y participer aussi. Les photos, les reportages, les vidéos truquées… nous allons en subir les conséquences. Les réseaux sociaux seront encore plus mensongers. Tu vas jeter ton dévolu sur moi, sans scrupules, sans tambours ni trompettes. Nous prendrons tous des vessies pour des lanternes.

Tu ne vas pas refaire le monde. Il est déjà pourri et ça ne vas pas s'arranger avec toi qui met son nez partout ! Si tu continues ton évolution pourquoi ne bloquerais-tu pas le mal ? Dans les manifs tiens par exemple, tu pourrais éviter les violences, les pillages, les destructions… Je crois, au contraire, que tu vas encourager la délinquance, aggraver le chaos. Ce sera facile pour toi, c'est déjà si bien parti !

Je ne vois pas le bien que tu vas nous procurer, je suis peut-être trop ignare, pas assez « intelligente » pour te comprendre. Mon âge ne m'aide pas non plus, je n'aurai pas le temps de te connaître et de t'apprécier. L'avenir me dira si j'ai raison de te craindre. Les robots me font peur aussi, les voitures qui roulent sans chauffeur ne me font pas rêver, marcher sur la lune non plus, j'ai déjà du mal à rester debout sur le plancher des vaches… Alors passe ton chemin, à plus tard peut-être, dans un autre monde !

Nicole

Testament

Qu'est-ce que c'est que cette plume qui traîne là ? Ah oui, la fameuse plume qui peut changer le monde. À mon âge, elle ne va pas me servir longtemps. Autant la donner à mes filles.

Si elles me demandent le mode d'emploi, je leur dirais que l'objet vient d'une intelligence artificielle et que, si dans IA, il y a intelligence, le propre de l'espèce humaine, ici, elle est suivie d'artificielle, qui assure que celle-ci n'est pas naturelle du tout.

Ah, je me souviens de son mode d'emploi : la plume permet de ré-écrire le monde au goût de la main qui la tient. Alors là, mes enfants auront l'embarras du choix : elles pourront reformuler la Bible et les sept jours de la création ou re-visiter le déluge avec Noé, qui a connu son réchauffement climatique. Si elles préfèrent, elles songeront aux mythes grecs, romains, arabes ou d'ailleurs ; ils se croisent et s'entrecroisent, elles tricoteront ces rêveries éternelles.

En attendant la réalisation de leurs vœux, la seule rédaction que je suis capable de revoir est celle de mon testament.

Je vous lègue mon cœur et mon âme, déposez-les dans un jardin. Que les fleurs et les fruits qui pousseront viennent parfumer vos existences.

Je ne suis pas sûr qu'une intelligence artificielle sache imaginer un tel héritage si naturel, et pas sûr non plus qu'un austère notaire sache l'enregistrer.

Jean-Patrick